

Une poupée au pays de Daech

Eli Flory

Presse écrite

Le salon littéraire, 24 février 2017

Interview de Eli Flory

- D'où vous est venue l'idée d'*Une poupée au pays de Daech* ?

Un concours de circonstances, ou quand le lourd et le léger s'entrechoquent. Avec l'attentat de janvier 2015, je me suis géopolitisée. Non pas que j'étais avant insoucieuse du monde qui m'entourait mais disons que j'étais plutôt du genre ethnocentrée. Je me suis mis à lire beaucoup sur le quotidien des femmes du monde, sur Daech, sur les femmes et la guerre. Et puis il y a eu au début de l'été plusieurs micro-événements qui m'ont amusée. Mattel a inventé des chevilles articulées à la poupée Barbie si bien qu'elle pouvait changer de chaussures quand elle le voulait et surtout porter des chaussures plates. Il y a eu aussi cette question qui a occupé la Toile quelques jours : la Reine des neiges ne serait-elle pas la première princesse Disney à aimer les femmes ? Moi qui n'avais jamais joué à la Barbie, je me suis mis à m'intéresser à sa genèse, j'ai monté un cours pour mes élèves qui dressait l'histoire des courants féministes depuis les années 1960 à travers l'évolution de la poupée Barbie. À la fin du cours, j'ai dit aux gamin-e-s que j'avais envie d'écrire à ce sujet et que si le livre paraissait il leur serait dédié. J'ai contacté mes éditeurs, Catherine (Argand) et Jean- Maurice (de Montremy), nous avons déjeuné ensemble, l'idée première ne les séduisait pas. C'est Catherine qui d'un coup s'est écriée : « Pourquoi t'écrirais pas Barbie au pays de Daech ? » En quelques mots, elle avait synthétisé mes préoccupations de l'année 2015.

- Comment avez-vous construit le personnage de Barbie pour faire en sorte qu'il soit crédible et cohérent ?

Comme on construit l'héroïne d'un roman initiatique. Un roman initiatique moderne qui ne finirait pas sur le cloître ou l'arsenic, mais sur un apprentissage et une libération. En même temps, je voulais mon héroïne ingénue comme celle d'un conte philosophique. Certaines outrances propres à la fable n'empêchent pas la crédibilité de sa mue.

- Pourquoi Barbie, Ken, ou la Reine des Neiges, plutôt que Priscilla, Kevin ou Philippine... ?

Pour moi, Barbie et Ken, ce sont des icônes de la pop culture. Des icônes adulées puis détournées. Ils sont si plastiques. Tous les arts se sont emparés d'eux, tous sauf la littérature. Quant à la Reine des neiges, c'est une princesse new age, elle se fiche bien de se marier et de vivre heureuse avec un prince et des gosses. Sa poupée a détrôné la poupée Barbie. On entre dans une autre ère du conte de fées. Ça me plaît.

- Rédigez-vous un plan à l'avance ou laissez-vous courir vos doigts sur le clavier ?

Une trame oui, et puis le conte enfle pour son propre compte. Diverge, digresse, s'écrit à l'oreille. Le quotidien et ses aléas y mettent leur grain de sel aussi.

- Êtes-vous une grande lectrice ?

Je lis comme je respire si bien que je ne considère pas l'activité de lire comme un hobby ou une passion mais comme l'accomplissement d'une fonction vitale. Un livre ne me fabrique pas il me libère, il m'ouvre des portes. En ce moment sur ma table de travail, des revues, des magazines (scientifiques), une bio de Shakespeare, Simone Weil, une pièce d'Ibsen (*Une maison de poupée*, c'est drôle), *Les faux-monnayeurs*, un texte sur le complexe d'Œdipe, Crazy Cock d'Henry Miller, l'essai de François Cusset sur les queer critics, celui d'Eric Sadin sur la silicolonisation du monde et celui de Réjane Sénac sur la mythologie de l'égalité républicaine, un ouvrage sur l'astrologie globale... La semaine prochaine cette pile aura peut-être été remplacée par une autre, des livres lus, des livres commencés, d'autres toujours en attente.

- Qui trouve-t-on dans votre bibliothèque ?

De la poussière (beaucoup), des milliers de livres, rangés en double, empilés, superposés, une lampe de poche, des cahiers, des carnets, des magazines. Tout ça « organisé » par rubriques : roman, théâtre, poésie, histoire, livres à lire pour mon

prochain ouvrage, histoire des femmes et de la sexualité, astrologie, histoire des arts, critiques et essais littéraires, autobiographies, journaux et correspondances.

- Vous souvenez-vous de la première phrase que vous avez écrite et du moment où vous avez eu envie de devenir écrivain ? Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ?

De la première que j'ai écrite non, mais je me souviens de la première ayant fait son effet : Ils se sont plu le temps d'un regard / Se sont aimés le temps d'un égard. Un poème pour l'anniversaire de mon père. Je ne me souviens ni de son âge ni du mien, mais c'était il y a longtemps.

— L'écriture est-elle chez vous une seconde peau ? Prenez-vous beaucoup de notes ? Vous astreignez-vous à une régularité ?

Non pas une peau, une carapace plutôt, un havre, un refuge. La bande d'urgence de mon autoroute intime. Des notes ? Tout le temps. Sur des carnets, sur mon téléphone, sur des post-it qui s'accumulent sur ma table de travail, autour de mon lit. Régularité ? Sûrement pas. Du moins au début. Elle vient ensuite, une fois que je suis entrée dans le texte, elle s'impose. Et dans ce cas, je ne parle plus de régularité mais d'addiction. C'est l'appel du texte, de l'histoire qui se trame. Je peux laisser de côté le manuscrit plusieurs jours de suite, et puis ça me reprend, il faut que j'y aille.

- Quel est votre rapport à la réalité ?

Le soupçon en premier. La réalité, à la différence du réel, c'est un peu l'affaire de chacun-e, non ? Elle et moi nous cohabitons plutôt bien parce que j'ai trouvé des stratégies pour la rendre souriante.

- Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ? Que vous apporte l'écriture ?

L'écriture agit sur moi comme un tranquillisant naturel. Un révélateur aussi. Elle me permet des échappées belles. Et puis quand j'écris, j'ai l'assurance qu'on me laisse terminer mes phrases. Pur fantasme bien sûr, comme celui d'être comprise : le lecteur peut très bien laisser tomber le livre au bout de deux pages et interpréter comme il l'entend une première scène ou une scène de rencontre. C'est ainsi qu'une de mes lectrices m'a maintenu que la Barbie de ma fable avait dans le premier chapitre du roman fait une tentative de suicide. Alors que pour moi, pas du tout. Elle est seulement déprimée, et elle abuse de barbie-turiques et de vin rouge.

- Quelle est et quelle devrait être la place de l'écrivain dans la société actuelle ?

Sa place ? Devant sa page, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles, connecté aux

voix monde et à ce qu'il se passe/se crée autour de lui/d'elle. Si l'écrivain-e est ignoré-e, ce n'est pas tant lui / tant elle qui est à plaindre, mais l'état de société qui pense pouvoir se passer de lui/d'elle.

- Finalement, à quoi sert la littérature ?

À rien. La littérature n'a pas à servir quelque chose ou quelqu'un-e, elle est sa propre raison d'être, elle échappe au domaine des servitudes. C'est ce qui la distingue d'ailleurs du « bon livre » produit pour passer le temps et non pour traverser les époques.

Propos recueillis par Joseph Vebret

Le Monde, 7 octobre 2016

Barbie encapuchonnée

A l'ombre des palmiers artificiels, dans un univers bardé d'acide hyaluronique, la poupée Barbie passe de paisibles vacances. Mais son quotidien millimétré entre « méditation 3G, massages ayurvédiques et balades à poney » est perturbé par l'arrivée de « Beau Gosse », éphèbe méditerranéen qui souhaite lui faire visiter le pays « de la route de la Soie, des châteaux de coton et des piscines creusées dans la roche ». Hélas, échangée contre la sœur de Beau Gosse, prisonnière de l'organisation Etat islamique, Barbie se réveille dans un paysage désolé, « grouillant de figurants en chèche et tenue militaire ».

Barricadée dans sa naïveté, elle croit avoir atterri sur le tournage d'une télé-réalité et souhaite « se plaindre à la production » de la tenue « encapuchonnée » qu'on lui fait porter. La poupée siliconée, symbole d'un Occident obnubilé par les mirages de l'apparence, va apprendre à vivre avec ses consœurs du monde entier : Bambola, Koukla, Bebek et Dammia (dérivés de « poupée », en italien, grec, turc et arabe). La rencontre entre ces deux mondes engendre un jeu de miroirs glaçant. D'un côté, un univers biberonné au botox, où il arrive de mourir des suites « d'une sixième opération d'augmentation mammaire » et, de l'autre, l'organisation Etat islamique, où les femmes se pendent avec leur voile.

Ironiquement présentée comme une épiphanie miraculeuse, cette virée au « pays de Daech » permet une prise de conscience chez Barbie, qui a désormais soif de carnets et de stylos, « pour parler avec ses propres mots, sans plus jamais être manipulée ». Car, après tout, « en quoi était-elle différente de ces femmes avec qui elle avait vécu cloîtrée ? Ses robes plus courtes ? Elle était comme elles du moment qu'elle avait été fabriquée pour satisfaire les besoins des autres ».

Eli Flory signe pour son premier roman une fable contemporaine grotesque et osée, dont le renversement de perspective paraîtra salutaire aux uns et fera grincer les dents des autres.

Delphine Allaire

Marie-Claire, octobre 2016

Vite et bien

Incarnation de la poupée Barbie, obsédée par la mise en valeur de son physique, elle se retrouve un jour prisonnière de Daech, vêtue d'un niqab et future esclave sexuelle. Cette modeuse, du coup, remet rétroactivement en question sa situation de femme-objet occidentale. Provocant, hilarant, décapant.

Gilles Chenaille

Causette, septembre 2016

Rose burqa

Ça commence comme une comédie sarcastique et réjouissante. Barbie (oui, oui, elle-même), la tête dans les toilettes, est en train de vomir tout son Xanax. Car la dame en rose, déjà bien vénère de se faire ringardiser par la Reine des neiges, vient d'être larguée par Ken. Celui-ci a fait son coming out et ouvre, avec son fiancé, un resto vegan à Paris. La malheureuse part se ressourcer au bord de la Méditerranée, dans un hôtel de remise en forme, c'est-à-dire en cure minceur. Ce qui nous vaut une description hilarante de tout ce que les maniaques de la beauté style top model font subir à leur corps. Et là tout bascule, Barbie se fait enlever par Daech, dont cette

quiche ignore tout. Vêtue d'un niqab, la voici parmi d'autres prisonnières au pays de l'Etat islamique.

Brutalement, on quitte la caricature jouissive de Barbie et du monde de la consommation qui va avec, pour un récit autour de l'aliénation des femmes captives de l'extrémisme. Le regard candide de Barbie permet à Eli Flory de se livrer à une fine réflexion - sans manichéisme - autour de ce que subit le corps des femmes, quels que soient les dieux en vigueur Le ton du roman, tandis que Barbie réfléchit à l'asservissement des femmes, se fait plus tendre et devient même émouvant. Rendre Barbie humaine au pays de Daech. Incroyablement gonflé, non ?

Isabelle Motrot

Livres Hebdo, 2 septembre 2016

La maison de poupée

Le premier roman d'Eli Flory parle des femmes du début du XXIe. Et c'est sous la forme d'une fable en rose et noir, burlesque et tragique, que cette agrégée de lettres a choisi de poser des questions qui occupent une place centrale dans son travail. Avec la frivole Barbie on est loin des livres « scandaleuses » à qui elle a consacré *La barbe d'Olympe de Gouges* (Alma éditeur, 2014). La plus célèbre des poupées mannequins déprime depuis que Ken l'a quittée pour un « porn star » avec qui il a ouvert à Miami un restaurant vegan. Pour se remonter le moral, rien de tel qu'un séjour au « Diva Beach Resort & Spa Hôtel » avec vue sur la Méditerranée. Là « la chirurgo-nutritionniste » gourou Justine Biebar anime des conférences sur des thèmes brûlants - « retrouver son bikini body en une semaine », « Comment conserver un ovale parfait? » - en faisant répéter en chœur à ses disciples : « In Botox we trust. » Barbie consacre ses journées à la traque du kilo et du poil avant d'être enlevée par « l'éphèbe chargé des cours d'aquafitness biking ». Elle se retrouve captive dans un gynécée-prison de l'Etat islamique, rhabillée à la mode Daech, comme ces « sœurs » voilées qu'elle prend pour des figurantes d'un jeu de télé-réalité où il s'agirait de vivre comme dans un couvent.

Qui sont les plus soumises ? Les femmes- objets que l'on habille ou les poupées qu'on déshabille ? La burqa ne peut-elle pas être « de chair » comme le dénonçait la regrettée Nelly Arcan. Eli Flory décentre les points de vue pour tracer les contours d'une oppression partagée dont aucune culture n'a le monopole : l'emprise des hommes sur le corps des femmes. C'est peu dire que cet objectif d'affranchissement reste pour toutes et tous d'actualité.

Véronique Rossignol

INTERNET

Sophie lit, 13 janvier 2017

<https://sophieadriansen.wordpress.com/2017/01/13/une-poupee-au-pays-de-daech-eli-flory/#more-14449>

Bienvenue dans le monde fantasmé des utilisateurs de Photoshop. Un monde dans lequel se faire vomir est un régime à la mode. Au pays des femmes-objets, au royaume des plastiques irréprochables, Barbie intello lit « Poupée actuell »e en se disant qu'il est temps qu'elle reprenne son corps en main.

L'épisode d'après propulse Barbie bronzette sur la plage d'un paradis artificiel, dans un pays non identifié du Proche-Orient. Là, alors qu'elle croit participer à un de ces programmes de télé-réalité dont elle est fan, Barbie maillot se retrouve voilée de la tête au pied et enfermée avec des femmes afin de devenir esclave sexuelle...

Le roman d'Eli Flory est d'abord diaboliquement drôle. A Los Angeles puis au soleil de la Méditerranée, le portrait qui est brossé d'elle est prétexte à une critique du règne de l'apparence, de l'appétit pour le matériel, du culte du corps et de la minceur des plus savoureuses. Puis le rire se fait jaune dès lors que le lecteur comprend ce que Barbie naïve n'envisage pas encore.

Ce premier et très court roman est une fable, voire une farce, sur la condition de la femme, qui pose cette question : est-on moins libre parce qu'on ne porte pas de voile? Barbie siliconée et est-elle moins objet sexuel que l'esclave de ce pays d'Orient ? Audacieuse idée que celle de se servir d'opprimées pour mieux dire les prisons dans lesquelles s'enferment celles qui se croient libres. Eli Flory a choisi l'humour et la

provocation pour servir son propos – féminisme sain, alarmiste autant que nécessaire. Elle s'en tire avec brio, nous laissant à notre opinion sur ce monde qu'elle met en scène, dans lequel le corps de la femme appartient « à la terre entière sauf à elle-même ». Un monde qui existe déjà, et qui fait partie du nôtre.

Sophie Adriansen

Apar, 16 septembre 2016

<http://www.apar.tv/books/poupee-pays-de-daech-eli-flory/>

Les icônes consuméristes sont détournées de longue date. Sans parler d'Andy Warhol, les plasticiens s'en sont donné à cœur joie récemment. S'agissant de Barbie, pense à Mariel Clayton bien sûr, ou Catherine Thery. Mais la littérature semblait éviter le sujet.

Eli Flory saute donc dedans à pieds joints. Il y a d'abord la jouissance de l'enfant en nous qui voulait que le Coyote chope ce prétentieux de Bip Bip. Mais surtout, il y a la mise en parallèle de la femme soumise dans l'idéologie islamiste avec cette poupée. Et se rappeler qu'à chaque fois qu'une société s'éloigne un tantinet de ces principes d'égalité, la première communauté à souffrir, c'est celle des femmes. Regardez comment vos femmes sont traitées et vous connaîtrez la santé de votre société.

Et en France, où une femme topless peut se faire frapper et où des femmes trop couvertes se font interdire les portes des restaurants, la question se pose.

Parce que le corps des femmes est la plus grande réussite de Dieu et que l'homme n'a jamais su gérer cette beauté.